

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1405

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Attention! Femmes dange- reuses

Y a-t-il vraiment un polar féminin?

«Ces dames ont le sens de l'intrigue», «22, v'là les filles», «Le polar au féminin», ce sont là quelques titres glanés dans la presse littéraire. Tout en reconnaissant qu'«il ne se passe plus une semaine, décidément, sans qu'un nouvel auteur féminin n'apparaisse sur la planète du roman policier», les critiques, femmes comme hommes, ne savent pas très bien quoi faire de cette bonne nouvelle. Comme ça leur arracherait le ventre d'écrire une détective, ils s'emberlificotent dans des phrases du genre: «Son héroïne, le détective privé Kinsey Millhone» ou encore: « Il y a donc un Dr Scarpetta d'une froide efficacité, un praticien réservé, logique, qui fait l'admiration de ses supérieurs» (sous lequel, on est rassuré, se cache «une femme déchirée»). Mais passons. La question est: existe-t-il un polar féminin et, si oui, c'est quoi exactement?

Pour Susanna Häberlin, qui a travaillé sur les romans policiers anglophones, la réponse est «*definitely yes*»: une violence moins banalisée, des héroïnes plus réalistes et la solidarité féminine caractérisent les polars écrits par des femmes (voir l'article d'Alain Croubalian). Un avis partagé par l'auteure de polars française Andrea H. Japp: «Elles sont moins voyeuses que les hommes, moins fascinées par la violence, plus en prise avec la réalité.» Patrick Raynal, le directeur de la *Série*

Sur la planète polar, les femmes, certes, se font encore violer et tuer, mais voilà que d'autres se bagarrent, tuent, émasculent (si, si), et ont en plus la prétention d'enquêter. Et surtout, ultime menace, elles écrivent.

Un dossier coordonné par Martine Chaponnière

Noire, dit carrément pouvoir reconnaître un manuscrit féminin, car «il y a des différences évidentes. Elles ne racontent pas tout à fait la même chose que les hommes, elles parlent du monde de manière plus tangentielle, moins violente. On n'a pas la même manière de se battre. Une femme tentera d'abord de s'en sortir, un homme de gagner».

Maud Tabachnik, dont les romans ont une connotation résolument féministe, prend le contre-pied: «Vouloir caser le polar féminin, c'est très français. Il n'y a pas de polar sexué. Il y a des auteurs, bons ou mauvais. Point.» Sauf qu'on n'a encore jamais vu un homme prendre pour héroïne une journaliste homosexuelle, la Sandra Kahn de Tabachnik, justement! Sauf que, à ma connaissance, on n'a même jamais vu un homme créer une femme tout court comme personnage principal, qu'elle soit médecin-légiste (Kay Scarpetta chez Patricia Cornwell), détective (Anna Lee chez Liza Cody, pour ne citer que celle-là), agente du FBI (Ana Grey chez April Smith), avocate (Hélène West chez Frances Fyfield), ou encore flic (Lorraine Page chez Lynda La Plante).

Ce n'est quand même pas rien d'avoir cassé la règle no 1 du polar, qui va tellement de soi qu'elle n'est énoncée nulle part: le héros est un héros. Ce n'est que récemment que les auteures se sont permis cette liberté, dont il semble tout de même difficile de dire qu'elle est absolument sans conséquence sur le contenu. La grande Ruth Rendell elle-même ne déclarait-elle pas, en 1988: «Si j'avais su que Wexford deviendrait le personnage central d'une série, je ne lui aurais pas, dans mon premier livre, donné cinquante-deux ans, mais dix-huit, et j'en aurais fait une femme!» Evidemment, le

bon vieux Wexford a été créé il y a une trentaine d'années et, à cette époque, on ne badinait pas avec le non-dit.

Certaines choses vont mieux en le disant. Par exemple, que si toutes les auteures de romans policiers n'écrivent pas – et de loin – des «polars féminins» à sensibilité féministe, certaines d'entre elles ont véritablement créé un genre nouveau: Marcia Müller (une Américaine dont les romans des années 70 lui valent le titre «d'ancêtre» du polar féminin), Sarah Paretsky, Patricia Cornwell, Val McDermid, Lynda La Plante, April Smith, Sarah Schulman, Maud Tabachnik, Sandra Scoppettone, Pieke Biermann, parmi d'autres. Et aussi Sue Grafton, qui déclarait au *Monde*: «Kinsey (sa détective fétiche) a, bien sûr, un point de vue féminin sur le monde. Mais elle n'est le porte-parole de personne.»

Même si elles ont réussi à transformer de manière époustouflante le monde du *whodunit* («qui l'a fait» - roman d'énigme classique), les Américaines, qui ont bien compris que ce monde-là n'en restait pas moins misogyne, se sont regroupées dans l'association Sisters in Crime. Les Allemandes disposent carrément d'une maison d'édition pour les Krimis féminins. Quant aux Françaises, qui ont tant de mal à entrer dans la chasse gardée masculine, elles en sont encore à dire, comme Fred Vargas: «Chaque fois qu'on parle de moi, c'est d'abord comme d'une femme, mère d'un enfant, archéologue, et qui écrit des polars. C'est exaspérant.» Dur, dur, de faire comme si le polar n'avait pas d'histoire.

Martine Chaponnière

N. B. Les citations des Français-es sont tirées de *L'Événement du Jeudi*, (27 juin 1996), celle de Ruth Rendell du *Monde*, (6 octobre 1995), et celle de Sue Grafton du *Monde* (13 novembre 1992).

«Le détective est une femme», ou la réussite des polars féminins anglo-saxons

Susanna Häberlin
Photo: Marion Lasin



Du loup solitaire au shampoing sec

Les romans policiers de l'Américaine Sarah Paretsky appartiennent au registre des romans noirs. Ils regorgent d'action, il y a du suspense, de la bagarre et des ambiances glauques. Et même si le genre "polar féminin" n'est pas encore répertorié, l'œuvre de Paretsky pourrait en constituer les prémices: l'héroïne comme l'auteure sont des femmes. Le personnage principal, la détective V.I. Warshawski, sait utiliser son pistolet, peut vous envoyer un coup de poing à travers la figure si vous n'êtes pas poli, et surtout n'a pas besoin de protection masculine lors de coups durs.

«Il y a une très grande différence entre les polars *hard boiled*, les romans noirs écrits par des hommes, et ceux écrits par des femmes, explique Susanna Häberlin. Côté masculin, les héros typiques de Dashiell Hammett, par exemple, sont systématiquement des loups solitaires, des hommes seuls qui ne mangent jamais, préparent encore moins les repas, ne doivent jamais faire la lessive. Au contraire, les héroïnes de romans policiers féminins sont plus en prise avec la réalité. En allant enquêter sur un meurtre, elles s'arrêtent vite pour faire les courses avant que les magasins ne ferment. Avant de sortir dans les bas-fonds, on les voit se laver les cheveux ou se raser les jambes, des actions anodines qui les replacent dans la vie quotidienne et qui permettent aux lectrices de se reconnaître dans ces personnages extraordinaires. Une détective qui ne ferait que tirer sur les méchants en serrant les dents n'a pas sa place dans un répertoire pour les femmes.»

Les auteures de polars n'essayent pas d'imiter tout bêtement les aventures des héros masculins, mais en donnent, au contraire, une lecture plus humaine. Plus les aventures sont sordides et dures, plus les connexions des héroïnes avec leur entourage quotidien sont explicites. L'héroïne de l'Allemande Doris Gercke est une forte femme de 50 ans dotée d'une grande confiance en elle, même dans les situations les plus difficiles. Mais elle a aussi une vieille mère qui lui téléphone à tout bout de champ pour aller boire... le thé!

Le brillant Sherlock Holmes, créé par Arthur Conan Doyle, le méthodique Hercule Poirot et l'intuitive Miss Marple d'Agatha Christie ont vécu. Les héros gentils ont fait place aux durs à cuire. Et croyez-nous, les femmes ne sont pas en reste.

La journaliste Susanna Häberlin a consacré son travail de licence en germanistique à l'Université de Zurich aux «aspects féministes dans le roman policier». Elle fut durant trois ans rédactrice en chef de l'hebdomadaire «Toaster» à Zurich, avant de reprendre la rubrique «société» du «Tages Anzeiger». Alain Croubalian l'a rencontrée.

Entre les deux guerres, les histoires de détectives peuvent se résumer en gros à ceci: un professionnel, un gars du métier, tente de résoudre un crime. Après la Seconde Guerre mondiale, le ton se durcit. Non seulement les pires histoires criminelles s'affichent sans honte, aussi scabreuses que dans la réalité, mais les héros ne sont plus de méthodiques policiers; ce sont plutôt des personnages coriaces, interlopes, sombres et plus pourris que les pourris... Le privé Philippe Marlowe, imaginé par Raymond Chandler, boit du whisky au petit-déjeuner et vit seul dans un *no man's land* appelé Los Angeles. Exit Miss Marple, les personnages féminins sont exclus des rôles-clés. Puis, petit à petit, arrivent des thrillers plus psychologiques où s'illustrent aussi des auteures comme Patricia Highsmith, décédée en 1995, et Ruth Rendell avec son inspecteur Wexford. Mais le polar noir reste, jusqu'à l'arrivée de Sarah Paretsky dans les années quatre-vingts, un apanage masculin, un monde de pouvoir sans merci, de violence sans arrière-pensée.

Des héroïnes féministes?



Les héroïnes de polars féminins - comme leurs auteures et comme leurs romans - ne veulent pas changer le monde. Elles l'acceptent tel qu'il est. Elles acceptent l'idée que l'injustice existe (notamment entre les hommes et les femmes), qu'il y a du pouvoir, qu'il est mal réparti, et que la lutte est âpre pour le conquérir. Et elles cherchent, malgré ces difficultés, à se construire une vie dont elles puissent être fières, et à pouvoir se regarder le matin dans le miroir sans honte. Les héros des polars masculins poursuivent le même but, mais, peu réalistement, ils ne comptent que sur leurs propres forces. «Avant toute chose, les «privées» mettent en avant la solidarité entre femmes, commente Häberlin. Les hommes sont bons pour le sexe, mais on ne peut pas leur faire confiance en cas de coup dur. C'est sur les copines, et sur elles seules, qu'on peut compter.»

C'est dans le registre de la violence, classique dans le monde du polar, que les différences entre les auteurs féminins et masculins sont les plus patentées. La violence est moins banalisée chez les femmes. Si le meurtre reste, comme dans presque tous les romans noirs, l'élément moteur de l'intrigue, les motifs sont chez elles souvent liés à la violence sexuelle contre les femmes. Les femmes détectives ont tout autant que les hommes la gâchette facile. Mais la violence qu'elles produisent est beaucoup plus lourde à digérer. Elles se demandent toujours, par la suite, si c'était bien nécessaire de trouer le ventre de ce salopard. Les cas de conscience systématiques des privées s'opposent à la légèreté avec laquelle leurs homologues masculins descendent, tuent, trouent, étranglent et éliminent.

«En outre, renchérit Häberlin, les héroïnes conservent dans ce genre très noir une grande capacité d'ironie envers elles-mêmes, une distance salutaire.» Et les auteures aussi: Sarah Paretsky se rappelle qu'elle était une gentille femme d'intérieur américaine qui s'énervait le soir à la maison contre son chef misogyne, qui la brimait au bureau. Petit à petit, elle a commencé à rêver qu'elle l'assassinait, puis elle a tenté de coucher sur papier ces aspirations meurtrières. Ça a plu. De fil en aiguille, ses livres ont été adaptés à Hollywood... et aujourd'hui, elle vit de son succès.

Dans un genre aussi macho que le polar, et dont les tics sont hérités d'un vingtième siècle riche en imagerie masculine, ce souffle nouveau des écrivaines de polars apporte un vent rénovateur particulièrement bienvenu.

Alain Croubalian

Tour du monde en polar

Des débuts difficiles

Quand un genre littéraire est astreint à des critères aussi précis que le roman policier, est-il possible d'introduire, sans le dénaturer, des idées aussi nouvelles que le féminisme?

En 1925, fut édité aux Etats-Unis un très raide «Ten Commandments of Detective Novel», un résumé des règles que doivent suivre les auteurs de polars. Sont considérés tabous ou interdits: les histoires d'amour (un dur à cuire ne tombe pas amoureux), les cas mystiques ou l'intervention de forces surnaturelles (le cas et sa résolution doivent demeurer strictement logiques) et, pour les mêmes raisons, toute forme d'intuition, et particulièrement d'intuition féminine, sont à bannir. Beaucoup d'auteurs ne suivent pas strictement ces règles, mais les clichés ont la vie dure.

Et pourtant, dès les années septante, en écho aux chambardements de 1968, naissent les premiers «polars féminins», des romans policiers écrits par des femmes, dont le «héros» est une héroïne, et qui intègrent certaines idées féministes sans pour autant en faire des romans féministes. Mais leur lecture restera relativement confidentielle et il faudra attendre le milieu des années quatre-vingts pour que le phénomène apparaisse au grand jour en Allemagne et en Suisse alémanique.

Dans un domaine aussi masculin que le polar noir, les femmes ont trouvé une voix, et une voie. Sarah Paretsky, Sue Grafton ou Karen Kisewski en Amérique, Martine Carton en Hollande et Doris Gercke en Allemagne se trouvent en tête des hit-parades avec des détectives femmes. La maison d'édition féministe «Orlanda» à Berlin et le grand éditeur de livres de poche «Fischer» inaugurent leur série de «Frauenkrimis», tout comme les éditions «Ariadne», une maison engagée à gauche et publiant habituellement des textes politiques et philosophiques. L'Italienne Donna Leone, qui met elle aussi en scène une détective, fait exploser le box-office de Suisse alémanique avec *Vendetta*, qui vient d'être traduit en allemand. «Les femmes écrivent leurs polars elles-mêmes», titrait le *Spiegel* en 1989. Des polars qui se vendent, puisque de plus en plus d'auteures se font des millions à chaque nouvelle livraison. Autant dire que le polar féminin a le vent en poupe*.

(ac)

*(Ndlr) Preuve en est le long dossier consacré aux auteures de polars françaises dans le magazine *Lire* du mois de mars.

Des plumes latinos



Helena Araujo. Photo: H. Salgado

L'écrivaine colombienne Helena Araujo, qui réside depuis de nombreuses années à Lausanne, est sans conteste l'une des plus éminentes spécialistes de la littérature féminine latino-américaine. Elle évoque ici ses nombreuses consœurs auteures de romans noirs: Alors que, dans la partie nord du continent, la narration féminine s'est plutôt concentrée sur le plan indigéniste et sur celui de la revendication sociale, la partie sud, Argentine et Uruguay en tête, a vu émerger, à partir du 19e siècle, un courant littéraire incluant l'ésotérisme et le fantastique. Suivant l'empreinte romantique de Juana Manuela Gorriti (1819-1892), certaines écrivaines de la première décennie du 20e siècle ont été attirées par une narration qui admettait certains éléments «dédiés». Leur familiarité avec des pionniers tels que Quiroga ou Hernandez y Fernandez, s'est prolongée avec des contemporains comme Bioy Casares ou Borges. C'est dans ce groupe qu'ont surgi les premières créatrices de «Séries noires».

Par exemple?

Genesis d'Ana Gandara, en 1949. Suivi de livres comme *Fisionomias de la Muerte* (1953), de Margarita Bunge. En 1964, la collection «Crimenes y misterios» réunissant notamment Borges et Bioy Casares, est lancée. C'est ainsi que paraît *Rojo en la Salina*, de Syria Poletti. Cette écrivaine d'origine italienne réunira, outre des qualités d'analyste de situations sociales, celles d'auteur de fiction. Tout en décrivant les angoisses du déracinement. On peut aussi citer le nom de Maria Angelica Bosco, dont le roman *La muerte baja en el Ascensor* a été primé en 1954.

Et aujourd'hui?

Le roman policier latino-américain est représenté par une autre Argentine, qui excelle aussi en matière de science-fiction: Angelica Gorodisher. Avec des livres comme *Florerios de Alabastro* (Prix Emecé 1985) et *Juego de Mango* (1988), dans lesquels des femmes imprévisibles sont capables d'éviter des détournements d'avion. Et d'autres auteures surgies de partout: des Colombiennes Fanny Buitrago et Laura Restrepo à la Mexicaine Marcela del Rio. Toutes ont trouvé un public enthousiaste.

Luisa Ballin

L'écrivaine colombienne Helena Araujo, qui réside depuis de nombreuses années à Lausanne, est sans conteste l'une des plus éminentes spécialistes de la littérature féminine latino-américaine. Elle évoque ici ses nombreuses consœurs auteures de romans noirs:

Alors que, dans la partie nord du continent, la narration féminine s'est plutôt concentrée sur le plan indigéniste et sur celui de la revendication sociale, la partie sud, Argentine et Uruguay en tête, a vu émerger, à partir du 19e siècle, un courant littéraire incluant l'ésotérisme et le fantastique. Suivant l'empreinte romantique de Juana Manuela Gorriti (1819-1892), certaines écrivaines de la première décennie du 20e siècle ont été attirées par une narration qui admettait certains éléments «dédiés». Leur familiarité avec des pionniers tels que Quiroga ou Hernandez y Fernandez, s'est prolongée avec des contemporains comme Bioy Casares ou Borges. C'est dans ce groupe qu'ont surgi les premières créatrices de «Séries noires».



En bref

L'équipe de rédaction de Femmes suisses s'est plongée dans le monde des auteures de polars et a lu nombre de livres pour vous. Quelques points de repères.

Brigitte Aubert (FR) (Seuil)

Dans *La rose de fer* (1993), il y a, à côté du héros Georges Gregory, un personnage féminin important: Martha. On la prend au début pour une gentille femme au foyer, mais elle se révèle une véritable Mata Hari, sachant jouer de ses charmes vénéneux pour venger sa famille juive assassinée par les nazis. La belle espionne n'hésite pas à tuer et est redoutable de sang-froid pour servir son idéal de justice. C'est sous un pseudo masculin que Brigitte Aubert avait envoyé aux éditeurs son premier manuscrit!

Michèle Michellod



Lilian Jackson Braun (USA) (10/18)

Tous les polars de LJB commencent par "Le chat qui", qui jouait du Brahms, aux dominos ou au postier, qui n'était pas là ou dans le placard, qui parlait aux fantômes ou connaissait un cardinal, etc.

Le héros est un célibataire, ex-journaliste d'autant plus convoité qu'il est riche, bel homme aux cheveux grisonnants. Il vit avec ses deux siamois, Koko le mâle et Yom-Yom la femelle, tous deux respectueux de la place assignée à chaque sexe: «Tous deux avaient de longues pattes brunes, mais Koko marchait avec résolution, alors que Yom-Yom avançait avec l'élégance d'une ballerine, quelques pas derrière lui.» (*Le chat qui sniffait de la colle*, 1988). C'est généralement grâce à Koko qu'on pince le meurtrier.

(mc)

Celia Fremlin (GB)

Sa spécialité, ce sont les "Housewives' thrillers", les polars de ménagères! Psychologue de la force et de la fragilité de ces châteaux de cartes qu'on appelle "familles", Celia Fremlin montre comment un grain de sable fait basculer dans la peur et dans l'horreur les fragiles agencements familiaux. Ce sont alors les mères de famille qui mènent l'enquête, entre biberons, devoirs et lessives.

La soixantaine, vivant dans le quartier chic et intellectuel de Hampstead (Londres), Celia Fremlin écrit ses romans dans la salle d'attente de l'hôpital de son quartier, car personne ne l'y dérange.

Simone Forster

En bref

Elizabeth George (USA)

(Presses de la Cité)

Bien qu'Américaine, tous ses romans se passent en Angleterre. Elizabeth George ne nous épargne aucun détail, ni sur l'avancement de l'enquête, ni sur le cadre où s'est déroulé le drame, ni sur la psychologie des victimes ou des assassins potentiels, non plus que sur celle des enquêteurs. Le couple disparate d'enquêteurs que forment l'aristocrate inspecteur Linley, à l'aise partout sauf en amour, et la plutôt moche sergente Havers, de classe ouvrière, pimente chaque histoire au fil des romans.

Unaniment reconnue par la critique comme «dépissant» P.D. James et Ruth Rendell, elle est encore mal acceptée en Angleterre.

Simone Chapuis Bischof

Batya Gour (Israël) (Fayard)

Meurtre au kibboutz (1995), *Meurtre à l'université* (1994), *Meurtre du samedi matin* (1993), les titres donnent le ton. Nous sommes au cœur du polar. Le héros est un inspecteur, Michaël Ohayon, bel homme, doux, séparé de sa femme et qui, très papa poule, élève son fils adolescent. Très bien construits, les romans de Batya Gour traversent au laser les mille facettes de la société israélienne, que ce soit dans le monde des pionniers de l'Etat d'Israël, chez les intellectuels ou encore chez les psychiatres. Elle nous fait pénétrer dans des univers clos, imperméables, peuplés d'idéalistes qui, déçus, en viennent à tuer.

Née en 1947 à Tel-Aviv, Batya Gour a enseigné la littérature pendant près de vingt ans avant d'écrire elle-même. Ses livres sont des best-sellers aux Etats-Unis et en Israël.

(bma)



Sue Grafton (USA) (Gérard de Villiers)

Un monde de femmes, même si nous n'avons pas affaire à du polar lesbien. Dans celui que j'ai lu (*Fausse piste*, 1989), tous les personnages principaux sont des femmes, certaines très sympathiques, d'autres à l'opposé, et le meurtrier est une meurtrière. Peu nombreux, les hommes sont parfois sympathiques mais ils sont alors encombrés d'une ex-femme, ou arrogants ou encore ours mal léchés. Et malgré cela, je suis sûre que même un public masculin amateur de polars rirait. Car Sue Grafton est franchement drôle.

(mc)

Soulamit Lapid (Israël) (Fayard)

Ses romans sont absolument truculents, avec pour héroïne Lisie Badikhi. Inélégante avec ses grands pieds, Lisie Badikhi est journaliste de terrain, une locale stressée éminemment intelligente. Qui résout nombre d'énigmes. Et qui résiste aux grossièretés de son chef agité. Le monde des journalistes, avec ses coups fourrés, est admirablement décrit et met en scène une lutteuse qui a la passion de son métier.

Soulamit Lapid est née en 1934 à Tel-Aviv et a fait des études de langues orientales à l'Université hébraïque.

(bma)

Anne de Leseleuc (FR) (10/18)

«J'ai vu une jeune fille qui vit comme un homme! C'est l'équilibre de notre civilisation qui s'en va si les femmes vivent comme les hommes!» Nous sommes au premier siècle après Jésus-Christ, une époque dont Anne de Leseleuc nous montre qu'elle n'est pas si éloignée de la nôtre. La force de ses polars antiques tient d'abord à leur angle original, qui nous fait entrer dans la vie quotidienne d'une époque charnière de notre civilisation: domination romaine, mais présence celtique encore très affirmée. Son héros, l'avocat Marcus Aper, qui a réellement existé, a tout pour plaire. Il est droit, brave, incorruptible, fier et intelligent, sans effets de manche grandiloquents, avec quelques faiblesses: un caractère de cochon, un certain goût pour la cervoise (mais pas pour la beuverie) et pour les femmes, qui ne ratent pas une occasion de titiller son esprit chevaleresque.

Les personnages féminins et masculins sont traités avec le même relief. Loin d'être falotes et soumises à leur condition, les héroïnes qui impressionnent ou font craquer Aper, naturellement célibataire endurci et macho mais pas totalement conservateur, ont du tempérament, du courage, de l'ambition, et les affirment – ce qui ne les empêche pas de se faire assassiner et de rendre notre avocat nostalgique...

Anne de Leseleuc est docteure en histoire et a été comédienne dans les années 60-70 sous le nom d'Anne Carrère.

Alexandra Rihs

Carol O'Connell (USA) (Laffont)

L'inspectrice de la Brigade criminelle de New York, Kate Mallory, a un caractère impossible, presque inhumain, et ses méthodes ne sont pas toujours très orthodoxes. Capable de pirater n'importe quelle banque de données, elle est en plus d'une intelligence redoutable et froide. Et pourtant, on s'attache à Kate Mallory! Suspense garanti.

Avant le succès de son premier roman, *Meurtre à Gramercy Park*, Carol O'Connell vivait notamment de sa peinture.

(sch)

Ellis Peters (GB) (10/18)

Ellis Peters a deux séries bien distinctes à son actif. En 1951, elle invente le détective George Felse, marié à Bernarda, dite "Bunt", et père d'un fils, Dominic. L'époque est celle de l'urbanisation de l'Angleterre des années 60. En 1977, l'auteure invente Frère Cadfael, dont elle écrira en tout vingt chroniques. L'aujourd'hui célèbre bénédictin est entré en religion à l'âge de 40 ans, après avoir burliné en Terre sainte, en Méditerranée comme croisé et marin, laissant derrière lui une femme dans chaque port et un fils né d'une femme sarrasine. Installé à l'abbaye de Shrewsbury, dans le Shropshire, il veille amoureuxment sur son jardin d'herbes médicinales et participe aux événements de la guerre civile qui fait rage en Angleterre, au XII^e siècle, entre l'impératrice Maud et le roi Stephen.

Après une vie mouvementée et engagée, en particulier en faveur de la Tchécoslovaquie, Ellis Peters s'est éteinte en 1995, à l'âge de 82 ans.

Anne-Marie Ley

Jennifer Rowe (USA) (Fayard)

Contrairement à beaucoup d'autres, ce ne sont pas les bas-fonds de l'Amérique pauvre, ni les classes moyennes dégingolantes qui forment la toile de fond des romans de Rowe, mais les gens riches. *Eau trouble* (1994), se passe dans une clinique de chirurgie esthétique, *Ondes de choc* (1995), enquête dans le monde des stars, *Prière d'inhumer* (1994), a pour décor le monde des livres et ses jeunes managers aux dents longues. L'héroïne: Verity Birdwood, surnommée Birdie, très sympa, plutôt mochelette, documentaliste d'une chaîne de TV à un double don: celui de déclencher des catastrophes en chaîne et celui de résoudre des énigmes.

Rédactrice en chef de *The Woman's Weekly*, Jennifer Rowe vit à Sidney.

(bma)



Maud Tabachnik

(FR) (Viviane Hamy)

Dans *Un été pourri* (1994), l'inspecteur de police Sam Goodman est aux prises avec un ou plusieurs assassins qui émasculent les hommes après les avoir égorgés. Au cours de l'enquête, il constate peu à peu

que les femmes sont ravies, à commencer par sa mère: «C'est bien fait pour leurs pieds! tonna la mère de Sam dans un mouvement énergique du menton. C'est toujours les femmes jusqu'ici qui se faisaient assassiner par des fous.»

D'excellents dialogues, une écriture rythmée et drôle, et aussi la création de personnages beaux et douloureux, donnent à l'œuvre de Maud Tabachnik un relief particulier dans le paysage du polar.

(bma)

Fred Vargas (FR) (Viviane Hamy)

Elle a beau s'appeler Fred, on sait que c'est une femme, et ce d'autant que ses livres collectionnent les prix. Ses héros sont d'ailleurs essentiellement masculins, un commissaire renfermé, un inspecteur au gosier en pente, lâché par sa femme et qui élève seul ses gosses, un juge viré de la magistrature qui mène ses enquêtes tout seul sur des bancs publics, avec dans sa poche "Bufo", son crapaud pas très malin, mais calmant. Une écriture originale et des romans palpitants. Que demander de plus?

(bma)

Minette Walters (GB) (Stock)

Que ce soit dans un village, un manoir ou une maison de repos, Minette Walters plonge son bâton dans les eaux apparemment claires des vies et en fait remonter la fange et le limon, maniant avec dextérité traumatismes et refoulements dans des dialogues vifs et insolents. Dans un décor macabre, elle circule avec aisance entre fantômes sadiques, violence sexuelle et vieillissement.

La quarantaine, Minette Walters a écrit nombre de romans à l'eau de rose pour gagner sa croûte. Le succès aidant, elle s'écarte du genre et se lance dans le roman policier psychologique. Un inspecteur et une écrivaine sont ses principaux héros, mais les personnages secondaires prennent chez elle une grande importance.

(sf)

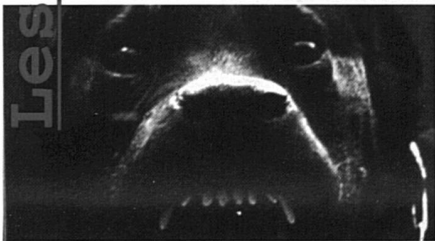
Les incontournables

Agatha Christie

Tout le monde dit qu'elle est dépassée. Forcément, quand on est née en 1880... N'empêche que c'est elle qui a consacré les règles du *Detective Story* et les règles, c'est aussi fait pour que les émules s'en écartent.

Mary Higgins Clark

On dit que ses romans plaisent surtout aux femmes, peut-être parce que l'amour maternel est le ressort de toute l'œuvre. «Mon mari est mort prématurément et j'ai dû élever mes enfants (elle en a cinq) toute seule. J'y ai trouvé beaucoup de joie, mais aussi la clé de tous mes romans.» Résultat: plus de 250 millions d'exemplaires vendus.



Patricia Highsmith

Une Américaine qui a choisi l'Europe et vécu ses dernières années retirée près de Locarno. Elle a notamment créé Mr. Ripley, un meurtrier à la conscience paisible, et un super-intendant assez distant, Adam Dalgliesh.

P.D. James

Je me souviens d'une phrase d'un roman où elle dit (je cite de mémoire): dans un dîner, quand il y a plus d'hommes que de femmes, personne ne le remarque. Quand il y a plus de femmes que d'hommes, il faut faire des téléphones toute la journée pour éviter ce drame. Mais ce n'est pas pour cette phrase-là qu'elle est connue. Tout ce qui va autour est sensationnel: fine psychologie des personnages et suspense en prime.

Ruth Rendell

La fondatrice du "mystère psychologique", qui réussit à intégrer la critique sociale au polar intimiste. L'inspecteur-chef Wexford est de plus en plus désarmé devant l'évolution de la société britannique.

(mc)

Le polar au quotidien

Elles sont jolies, minces, blondes, féminines, quoi! Et surfent dans des mondes plutôt masculins: l'une est détective privé, l'autre commissaire divisionnaire. A leur côté, on se sent toute raplapla, tant énergie et volonté émanent d'elles. Portraits croisés.



Danielle Thiéry. DR

Deux rencontres avec deux femmes étonnantes dans les studios de la Radio Suisse romande, à plusieurs mois de différence. Deux rencontres qui me laissent perplexe. En effet, malgré les différences, elles se ressemblent, et pas seulement au physique. Ce qui les unit, c'est cette force tranquille, cette assurance bâtie jour après jour en côtoyant beaucoup de misère humaine, en bataillant dans un milieu dur, macho souvent; d'ailleurs, elles ne s'étendent pas sur les difficultés à se faire accepter. Elles ont réussi à force de compétences, d'énergie, c'est ce qui importe. Sans oublier de sourire.

D'une détestation du polar

Ah, les regards surpris, ironiques, voire gênés de mes collègues auxquelles j'avoue ne pas supporter de lire un polar. Est-ce une forme d'insuffisance intellectuelle que je ferais mieux de cacher? me disent ces regards, ou une forme d'angélisme plutôt naïve!

Ma réponse: j'y vois une défense naturelle qui prend la forme d'un profond ennui après quelques pages, une défense contre un genre que je trouve, le plus poliment dit, nauséabond.

Quelle bonne surprise, quand ma libraire me confie qu'elle non plus ne les supporte pas. Elle n'a pas le temps ou l'envie de m'expliquer pourquoi. Mais elle ajoute, influencée par son chiffre de vente: «...Peut-être que j'y viendrai, je commence à supporter un peu les séries policières à la télé...» Une autre connaissance offre l'ennui comme raison de son manque d'intérêt: «On sait déjà comment l'intrigue va se développer, il n'y a rien à comprendre vraiment...» Un dévoreur de polars m'explique qu'ils sont si reposants justement parce qu'on n'a pas besoin de leur chercher la moindre signification.

Pour moi, l'allergie est totale, à la télé aussi. Pas question de prendre toutes ces situations macabres au deuxième degré ou plus haut encore. La motivation des auteur-e-s? divertir, jouer du goût morbide d'un lectorat fatigué? Et les consommateurs-trices? je suis surprise que les mêmes personnes puissent se plaindre du degré croissant de violence dans nos sociétés et empiler régulièrement des polars sur leur table de chevet.

Odile Gordon-Lennox

Babette est Genevoise. Elle a travaillé de nombreuses années dans la Grande Maison, comme elle le dit. Elle a été nommée inspectrice en 1981 et a traîné ses escarpins à la Sûreté. Elle a été ange gardien - c'est-à-dire chargée de la protection rapprochée des conseillers fédéraux. Elle dit: "J'ai vu pas mal de choses. Dans ce métier, on fait un apprentissage de la vie, de tous ses aspects. Mais cela demeure une expérience très positive."

A part cela, Babette est championne de tir, une passion de famille. Et puis elle pratique les arts martiaux depuis sa plus tendre enfance: "C'est structurant, équilibrant, on n'a jamais fini d'apprendre. La ceinture noire, c'est comme une maturité, un bac. Après, on poursuit ses études. Maintenant, je donne des cours d'autodéfense. En deux, trois mois, les gens ne deviennent pas des as, mais ils prennent de l'assurance, n'auront pas un comportement de victime type."

En 1990, elle se marie avec un homme qui n'est pas de la branche, a deux enfants et galère à cause des horaires. Alors elle s'arrête, manque périr d'en-

nui, lorsque des ex-collègues pensent à elle pour des affaires de planque, de travail minutieux, long et périlleux, bien sûr. De fil en aiguille, elle se lance et sera détective privée, la seule ou presque: "Il y en a d'autres qui ont la carte mais ne fonctionnent pas comme tels. Je travaille encore en artisanne. Mais je songe à m'agrandir." Elle a aussi des mandats d'avocat, des affaires d'adultère, des enquêtes financières. Elle avoue aimer "être sous pression, j'ai de meilleures intuitions. J'apprécie les affaires plus délicates qui me permettent de réfléchir". Durant les planques de nuit par exemple, où elle ne risque pas de s'endormir: "J'ai des trucs, et puis si je dors, je rate tout, alors j'écoute beaucoup la radio." Quant à la féminité, elle la considère comme un plus, une complémentarité: "Nous commençons à casser les clichés. Nous n'avons pas la même manière de voir et d'observer. Et puis le fameux charme féminin permet de mettre les gens en confiance, ils sont moins agressifs, ne me rentrent pas dedans tout de suite. Ils ont moins peur d'une détective."

A part cela, pas de photo de Babette, bien sûr: "Si on me voit, je suis grillée. Une chaîne de télévision n'a pas compris, et n'a pas tourné le sujet parce qu'elle voulait me voir, de face." Plus tard, ce dimanche soir, elle m'accompagne jusqu'au parking souterrain où se trouve ma voiture. Autant dire que je suis plus que rassurée. Elle me conseille quand même d'avoir un "Pepper Spray" dans mon sac, efficace et pas dangereux pour les yeux de l'agresseur. Mission accomplie!

Danielle Thiéry, elle, est Française, commissaire divisionnaire, cheffe du Service central de Sûreté à Air France. Et toute de noir vêtue le jour de notre rencontre. Pour la cerner, je retiens cette phrase écrite dans son récit autobiographique*: "Je donne mes consignes et commente la mission dans la cour, debout sur un chariot à bagages au milieu des taxis et des voyageurs épatés." Une mission quasi impossible, qui lui tombe sur le dos alors qu'elle dirige le service de sécurité des chemins de fer - une unité de 400 hommes et femmes de tout grade - d'une main, la mise sur pied de la sécurité du futur tunnel sous la

Manche de l'autre, mais démontre qu'elle est la femme de la situation pour monter une opération de sécurité dans les trains de banlieue... en trois heures, avec lettre au ministre et tutti quanti. Et la voilà sur son chariot en train de "briefing" deux troupes de C.R.S.

Avant, elle a été fille de la campagne bourguignonne, puis éducatrice tourneboulée par Mai 68, expérience qui lui a ouvert les yeux sur le monde... et sur la vie, puisqu'elle a mis au monde son fils Fred. Ensuite, elle entre dans la police, la première femme, et choisit les missions impossibles, par goût du risque, du défi, de l'action. "J'ai le gène de la curiosité, je m'intéresse aux autres, je revendique ce métier malgré mon passé de soixante-huitarde, même si on entend tous les jours des choses désagréables, moins depuis que je ne porte plus l'uniforme. La police, ce n'est pas une vocation. J'ai découvert un métier, une passion secondaire."

Elle sera rapidement inspectrice: "J'ai commencé à la brigade des mineurs. Mais je suis vite partie, je ne voulais pas d'une voie de garage féminine. A la brigade des stupés, je dois dire qu'au bout de cinq ans, ce n'était plus gérable."

Et deviendra commissaire - durant son stage, elle en profite pour donner naissance à sa fille Marie - toutes les femmes s'appellent Marie dans la famille. De ces enfants, elle dit "qu'ils sont contents de la mère qu'ils ont".

Je lui demande si, femme dans cette carrière, elle encourage plus spécialement les filles: "Je n'encourage personne à faire ce métier pas ordinaire..."

Brigitte Mantilleri

Interviews réalisées en collaboration avec Martine Galland, productrice de *Comédie* 10h-11h, sur Radio Suisse Romande-La Première, et de Laurence Bisang.

Commissaire-auteure

**La petite fille de Marie Gare* (Robert Laffont, 1997, 269 pages)

Récit bien enlevé. On y suit les péripéties d'une pionnière, mais aussi les petits faits du quotidien d'une vie de groupe, de troupe, avec des clin d'œil pour les filles et les types sympas, les braves gens, en somme. Sans oublier la tribu familiale, toujours à ses côtés. Extraits:

Mes soucis les plus urgents et les plus obsédants étaient de faire mon trou dans un métier d'homme, de m'y faire accepter et reconnaître comme patron tant par ceux que je devais commander que par ceux auxquels j'étais moi-même subordonnée.

Elle redoutait les troupes, et les embûches lui vinrent d'en haut, d'hommes qui ne voulaient pas voir les femmes gravir les échelons.

Je pris le parti de ne plus tenter de ressembler aux hommes pour me faire accepter d'eux en épousant leurs défauts, mais en cultivant au contraire ma féminité et en

exploitant les atouts dont la nature m'avait dotée. Ce qui, si l'on n'en abuse pas, ajouté aux autres qualités indispensables pour réussir, à la pugnacité, à la résistance aux tentatives de découragement osées sous les formes les plus ingénieuses et à l'habileté à éviter les peaux de banane déversées par régimes entiers sous vos pieds graciles, est un incontestable plus.



Une commissaire qui lit des polars, et qui en écrit: "Ils sont durs et très cruels. J'aime décortiquer la raison de ces crimes, les ressorts psychologiques d'un tueur. Ce que l'on ne peut pas faire dans le

métier de policier: il faut découvrir une infraction, la constater, arrêter l'auteur et le déférer à la justice. C'est juste ainsi, mais j'ai une frustration personnelle, c'est pourquoi j'écris ces livres."

Mauvaise graine, (J.-C. Lattès, 1995), son premier roman. Le personnage de Mathieu en manque de mère, désespérément, et de Madeleine, si seule dans sa petite vie tristounette, dans son boulot à la Sécu. Elle accepte de mater Mathieu, aveuglément, jusqu'à la mort. Et de citer la critique de Jean-Marie Pontaut dans *Le Point*: "Le tendre poulet a un beau brin de plume", dit-on joliment dans les couloirs de la Grande Maison. Mme le commissaire Thiéry vient en effet de publier un roman noir qui fera passer quelques nuits blanches aux lecteurs." C'est vérifié, je l'ai commencé et ne l'ai plus lâché.

Elle a publié *Le sang du bourreau* chez le même éditeur en 1996.

Elle a également inspiré *Quai No 1*, une série policière sur France 2: "Avec une enquêtrice dans une gare, c'est plus spectaculaire que dans des locaux de police. J'ai collaboré à l'écriture et au concept. Ce n'est pas ma vie, le personnage est célibataire, mais c'est mon métier."

(bma)